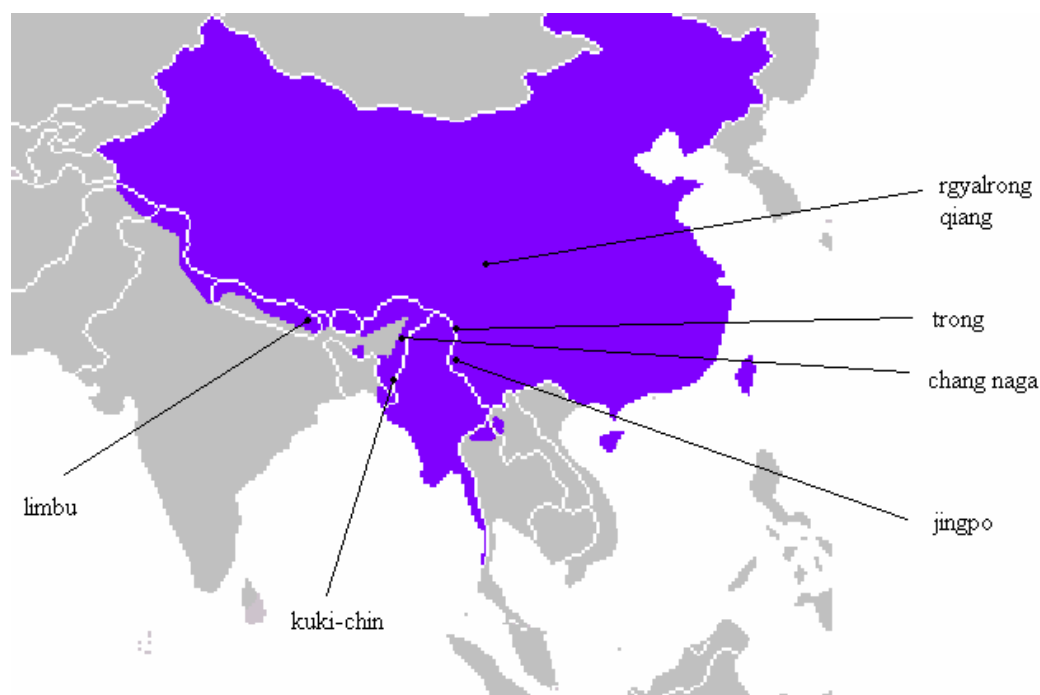


La morphologie du sino-tibétain¹

Guillaume Jacques, Paris V - CRLAO

La famille sino-tibétaine est la deuxième famille la plus importante du monde en termes de nombre de locuteurs après l'indo-européen. Elle comprend plus de 300 langues, parlées en Chine, en Birmanie, en Thaïlande, au Bhoutan, au Népal, dans les états du nord-est de l'Inde (Arunachal pradesh, Nagaland, Manipour, Mizoram, Meghalaya, Tripura, Assam) ainsi que du nord-ouest (Himachal pradesh, Ladakh), au Bangladesh et enfin au Pakistan (Baltistan).

Elles présentent une importante diversité typologique, comprenant à la fois des langues isolantes telles que la plupart des dialectes actuels du chinois et des langues à la morphologie verbale foisonnante telles que le limbu. Etant donné les connaissances actuelles en phonologie historique sino-tibétaine, il est impossible d'établir un Stammbaum de ces langues basé sur des innovations communes. Il est plus prudent et plus informatif de ne placer dans un même sous-groupe que les langues dont on est certain qu'elles ont un ancêtre commun. Ainsi, on doit pour le moment distinguer plus d'une trentaine de groupes dans la famille sino-tibétaine (Driem 2005 : 87).



Carte 1 : Répartition actuelle des langues sino-tibétiques

En comparaison avec les travaux sur l'indo-européen ou l'austro-nésien, l'étude historique du

¹ Je remercie Anton Antonov, Alexis Michaud et Laurent Sagart pour leurs commentaires sur des versions antérieures de ce texte.

sino-tibétain en est encore à ses balbutiements : les lois phonétiques sont toujours mal comprises, et la plupart des langues de cette famille, gravement en danger, n'ont pas fait l'objet de descriptions approfondies.

De nombreuses langues sino-tibétaines, en particulier les dialectes chinois actuels, mais aussi le birman, l'angami naga, le karen ou le tujia sont des langues isolantes et tonales, dont la quasi-totalité des racines sont monosyllabiques et dont la structure syllabique interdit les groupes de consonnes initiaux et finaux et parfois même toute consonne finale. Ces traits typologiques ont longtemps été considérés comme remontant aux époques les plus reculées de l'histoire de la famille, et ont considérablement influé sur la classification des langues. Ils ont en particulier servi de justification à l'inclusion d'autres langues d'Asie typologiquement similaires (en particulier, les langues thai, miao-yao ainsi que le vietnamien) dans la famille sino-tibétaine, mais ont aussi été vus par de nombreux linguistes comme un obstacle à l'étude de la parenté des langues en Asie².

La profonde différence typologique du chinois moderne avec d'autres langues sino-tibétaines, en particulier avec le tibétain ancien, langue sans ton qui possédait des groupes de consonnes au début et à la fin des mots et présentant une morphologie verbale d'une certaine complexité, avait conduit la plupart des spécialistes à donner au chinois une place à part dans la classification du sino-tibétain, et à regrouper toutes les autres langues dans une sous-famille « tibéto-birmane »³.

Toutefois, des opinions divergentes ont été exprimées dès le début du XIX^{ème} siècle. Ainsi, Klaproth (1820) proposait de classer chinois, tibétain et birman dans une famille « tibéto-birmane » à l'exclusion des langues thaïes, et sans donner au chinois un statut particulier dans la famille, Lepsius (1861) suggérait que le chinois pouvait avoir connu des procédés morphologiques et que ses tons pourraient venir d'anciennes consonnes, et Edkins (1876) a le premier supposé l'existence de groupes de consonnes en chinois archaïque.

Les progrès effectués en phonologie historique du chinois ont profondément remis en cause l'idée de l'ancienneté de la typologie actuelle des dialectes chinois. Il est généralement admis désormais que le chinois archaïque était une langue sans tons, à groupes de consonnes, et connaissant une morphologie dérivationnelle simple. Le chinois archaïque tel qu'il est actuellement reconstruit est remarquablement similaire aux langues phonologiquement et morphologiquement conservatrices de la famille telles que le rgyalrong ou le trong, et il ne semble plus justifié de traiter le chinois comme le premier embranchement primaire de la famille sino-tibétaine : les travaux de comparatisme n'ont jamais pu mettre en évidence l'existence d'innovations communes à toutes les langues « tibéto-birmanes » (les langues sino-tibétaines à l'exclusion du chinois).

La majorité des spécialistes actuels de ce domaine s'accordent donc sur la possibilité théorique de reconstruire la morphologie en proto-sino-tibétain. Les travaux sur la morphologie comparée de ces langues ont porté pour l'essentiel sur la morphologie dérivationnelle, mais certains chercheurs ont même proposé de reconstruire un système de morphologie flexionnelle, en

2 Meillet ([1914] 1982 : 97) : « [...] si l'on est en présence de langues qui n'ont presque pas de grammaire, si presque toute la grammaire proprement dite tient en quelques règles de position relative des mots, comme dans certaines langues d'Extrême-Orient ou du Soudan, [...] alors la question des parentés de langues est pratiquement insoluble, aussi longtemps qu'on n'aura pas prouvé de critères qui permettent d'affirmer que les langues de ce type sont issues les unes des autres et que les ressemblances de vocabulaire qu'elles offrent ne sont pas dues à des emprunts. »

³ Certains auteurs, tel que G. van Driem, emploient « tibéto-birman » comme synonyme de notre « sino-tibétain », mais l'usage le plus courant est d'en faire un groupe où sont incluses les langues sino-tibétaines à l'exclusion du chinois.

particulier un système d'accord. Nous proposerons ici un point de vue critique sur ces questions.

1. Morphologie dérivationnelle

La majorité des spécialistes s'accorde pour admettre la possibilité de reconstruire des affixes dérivationnels en proto-sino-tibétain. La morphologie reconstructible, majoritairement préfixante, se retrouve sous la forme de traces indirectes dans les langues sino-tibétaines isolantes ayant simplifié les groupes de consonnes initiaux, telles que le chinois ou le birman, mais maintient une certaine productivité dans certaines langues conservatrices. Il est notable que de nombreuses langues sans tradition écrite, telles les langues rgyalrongiques, ont mieux préservé la morphologie ancienne que les langues littéraires de la famille.

Il peut sembler prématuré de s'avancer à reconstruire la morphologie d'une famille aussi immense alors que les lois de correspondances entre les langues sont si mal comprises, mais en fait ces deux problèmes sont intimement liés. En effet, même dans les langues ayant complètement ou partiellement perdu leur morphologie préfixale ancienne, les formes que nous comparons ne sont pas toujours des racines nues, mais des formes morphologiquement complexes. Sans un modèle de reconstruction morphologique, il est impossible d'analyser les affixes fossilisés dans ces mots, et à plus forte raison d'établir rigoureusement des correspondances phonétiques entre langues éloignées. C'est une des raisons pour laquelle, malgré des travaux de comparatisme sino-tibétain de grande rigueur tels que Gong (1995), on ne dispose pas encore de l'équivalent d'une loi de Grimm pour cette famille.

Les traces de morphologie ancienne doivent donc être identifiées et séparées des racines communes. Pour illustrer notre propos, nous prendrons ici comme exemple les étymons « épaule » et « dessiner, faire une marque ».

chinois archaïque	tibétain	rgyalrong	jingpo	monba (Metog)
膊 bó < *pak	phrag < *prak	tu-rpak < *rpaq	kă ³¹ -phaŋ ³¹ < *phāk	phaŋma

Tableau 1 :L'étymon « épaule » en sino-tibétain

En tibétain et en rgyalrong, on observe un élément -r- préfixé ou infixé qui n'apparaît pas dans les autres langues. Or, dans ces trois autres langues, les groupes de consonnes tels que pr- ou phr- existent, et il est donc impossible de dériver les cinq formes d'une même proto-forme *prak ou *rpak en supposant que ces groupes de consonnes s'y seraient simplifiés en occlusives simples : une solution purement phonologique ne peut résoudre ce problème. On doit admettre que l'élément -r- était à l'origine un morphème distinct, peut-être le marqueur de pluriel pour les parties du corps doubles (Sagart 1993). On notera au passage que les présyllabes tu- et kə- en rgyalrong et en jingpo et le suffixe -ma en monba qui nasalise le -k final sont des innovations de ces langues.

tibétain	jingpo	birman
Nbri	mă ³¹ -ri ³³ ŋ	re ³

Tableau 2 :L'étymon « dessiner, écrire, faire une marque » en sino-tibétain

Sur la base des formes du Tableau 2, il est tentant de faire remonter l'élément labial du tibétain et du jingpo à la langue ancestrale, comme le propose Matisoff (2003 : 132) en

reconstruisant une forme proto-tibéto-birmane *b-rey. En fait, comme l'a montré Hill (2005), la forme de présent du tibétain *Nbri* « écrire » est formée analogiquement sur le passé *b-ri-s*, où b- est le préfixe du passé.

	paradigme ancien	forme analogique
présent	Ndri < *N-ri	Nbri
passé	bris	bris
racine	/ri/	/bri/

Tableau 3 : Analogie dans le paradigme du verbe “écrire” en tibétain

La forme du présent *Ndri* attestée dans certains monuments du VIII^{ème} siècle est originale, venant de *N-ri en vertu de la loi de Li Fang-Kuei (1959) avec le préfixe de présent habituel N-. La présyllabe *mǎʔ* du verbe jingpo, quelle que soit son origine, ne peut être rapprochée du Nb- de la forme tibétaine *Nbri*.

Ces deux exemples suffisent à montrer l'importance capitale d'un modèle morphologique pour établir des reconstructions solides en sino-tibétain ou même dans les sous-branches de cette famille.

1.1 Présyllabes

La morphologie ancienne des langues sino-tibétaines était essentiellement préfixante, et afin de pouvoir l'analyser rigoureusement, il est nécessaire de préciser le statut phonologique des préfixes dans les langues sino-tibétaines archaïques.

À côté de nombreuses langues monosyllabiques (dans le sens où la base du vocabulaire est formé de monosyllabes), on trouve parmi les langues d'Asie un type de structure très courant, appelé selon les auteurs sesquisyllabe (Matisoff), quasi-dissyllabe (Ferlus) ou iambisyllabe (Sagart). Ces structures existent dans certains dialectes chinois, le rgyalrong, le trong, le birman moderne mais aussi de nombreuses langues austroasiatiques et même certaines langues kra-dai comme le buyang.

Les iambisyllabiques sont composées d'une présyllabe et d'une syllabe principale. La syllabe principale, qui porte toujours l'accent⁴, présente autant d'oppositions phonologiques possibles que les monosyllabes de ces langues, tandis que les présyllabes ont un système phonologique très réduit, limité à une consonne (jamais de groupes) et une voyelle centralisée⁵. Les consonnes possibles dans la présyllabe elle-même sont limitées dans leurs possibilités : l'opposition de voisement ou d'aspiration y est rarement distinctive et certains lieux d'articulation ou certains modes (en particulier les affriquées) n'y apparaissent pas.

Le passage des iambisyllabes aux monosyllabes est une tendance générale dans les langues d'Asie (Haudricourt 1956, Ferlus 1971). Toutefois, la situation inverse est aussi attestée, et s'observe notamment en birman où d'anciens mots composés de deux syllabes se transforment en iambisyllabes – la première syllabe du composé devient alors une présyllabe. Par exemple, le composé *sa³-mak* (fils-gendre) « genre » qui devient [ðəməʔ] dans le dialecte de Rangoune : la première syllabe du mot, non accentuée, voit sa voyelle devenir ə, son ton se neutraliser et sa

⁴ Les exceptions à ce principe sont rarissimes, les seuls cas à ma connaissance sont les langues rgyalronguiques ayant un recul d'accent, comme les formes du type *tə-lə* « arc » en rgyalrong zbu.

⁵ Certaines langues permettent une opposition entre deux voyelles dans les présyllabes, mais jamais l'ensemble du système vocalique.

consonne se sonoriser. De même, dans des langues qui préservent par ailleurs certaines présyllabes anciennes, on peut observer la création de présyllabes innovantes par le même mécanisme. Ainsi, en japhug, le préfixe *tui-* qui apparaît avec les classificateurs (*tui-rdɔk* « un morceau » *tui-xpa* « une année », *tui-sɣi* « un jour » etc) provient du numéral « un » *tɣɣ*.

Dans la plupart des langues sino-tibétaines et austroasiatiques, seuls sont permis les groupes de type obstruents + sonantes, les suites de deux obstruents ne pouvant se réaliser que sous forme iambisyllabique. On observe tout au plus une variation libre entre formes iambisyllabiques et formes à présyllabes fusionnées sur la syllabe principale.

Dans d'autres langues, telles que les langues rgyalrongiques ou l'état reconstruit pour le chinois archaïque (Sagart 1999 : 16-8), on trouve à la fois des groupes d'obstruents fusionnels (tels que *st-*, *pk-*) et leur équivalents iambisyllabiques (tels que *sə-t-* ou *pə-k-*) qui s'opposent. En japhug, langue rgyalrongique, il est aisé de trouver des paires minimales entre les deux types : *spa* « matériau » contre *supa* « bois de chauffage ».

Le passage des iambisyllabes aux monosyllabes dans les langues sino-tibétaines suit plusieurs étapes. Les formes des étymons « mou » dans diverses langues peut nous en offrir l'illustration dans le cas des présyllabes nasales, qui peuvent voiser la consonne initiale de la syllabe principale (Sagart 1999 : 74-75) :

stade	formes	commentaire
stade 1 : iambisyllabe	<i>nəpû</i> (rgyalrong de l'est)	
stade 2 : perte de la voyelle réduite	<i>mpu</i> (rgyalrong japhug)	stade intermédiaire *npu entre 1 et 2
stade 3 : influence sur l'initiale	<i>nbəʔ</i> (rgyalrong zbu)	voisement de l'occlusive ⁶
stade 3' : perte de toute trace de la présyllabe	<i>wəʔ</i> ཡེཔ (tangoute)	

Tableau 4 : Stades d'évolution de groupes à présyllabe nasale

De même, l'étymon « lune » dans différentes langues présente un groupe à présyllabe obstruente à différents stades d'évolution :

stade	formes
1	<i>su³¹la⁵⁵</i> (trong), <i>tsəlá</i> (rgyalrong de l'est) ⁷
2	<i>sɬa</i> (rgyalrong japhug), <i>zla</i> (tibétain ancien)
3	<i>ɬ⁵⁵</i> (pumi), <i>lɰi²</i> ལྷི (tangoute), <i>hdza</i> (tibétain de l'Amdo)
3'	<i>la^l</i> (birman)

Tableau 5 : Stades d'évolution de groupes à présyllabe obstruente

Les stade 3 et 3' sont mutuellement exclusifs : dans un cas la présyllabe a fusionné avec la syllabe principale, tandis que dans l'autre la présyllabe est tombée sans laisser de traces.

La fusion des présyllabes avec la syllabe principale ne s'effectue pas toujours de façon

⁶ La forme zbu maintient le lieu d'articulation dental de l'ancienne présyllabe, et est donc sur ce point plus conservateur que le japhug.

⁷ La forme *tsəlá* vient d'un *tə-səlá où la présyllabe *tə- est originellement le numéral « un ». Ce mot a pour sens originel « une lune, un mois » et a remplacé la forme simple de « lune ».

régulière. Divers facteurs non phonologiques influent sur ce phénomène, en particulier la motivation et la fréquence de la présyllabe. Il arrive parfois que dans un état synchronique donné, on observe un doublet de formes à différents stades. Par exemple, en rgyalrong japhug, la présyllabe qa- (associée aux noms d'animaux) se trouve parfois agglomérée à la syllabe principale sous la forme ɣ- ou χ-, et ceci avec la même syllabe principale :

forme au stade 1	sens	forme au stade 2	sens
qa-murwa	chauve souris	ɣ-murcu	<i>Garullax sp.</i>
qa-pri	serpent	tɕ ^h u χ-pri	salamandre

Tableau 6 : Paires de mots dont les présyllabes se trouvent à différents stades d'évolution en rgyalrong japhug

L'évolution irrégulière des présyllabes est donc la difficulté majeure aussi bien dans l'appréhension des correspondances phonétiques entre langues sino-tibétaines que dans la reconstruction de la morphologie.

1.2 Typologie des langues sino-tibétaines

La doctrine de reconstruction morphologique du sino-tibétain, née des travaux de Conrady (1896) et de Wolfenden (1929), est basée en grande partie sur les données du tibétain ancien. La tentation est toujours forte parmi les chercheurs d'analyser les autres langues sino-tibétaines avec l'idée préconçue que le tibétain représente nécessairement le type le plus archaïque. Ainsi, Dai Qingxia (1990 : 64), sur la base des données du Tableau 7, interprète les formes du trong et du jingpo comme innovations, leurs présyllabes résultant de l'insertion d'une voyelle :

tibétain	trong	jingpo	sens
mnam	pũ ³¹ nam ⁵⁵	mă ³¹ nam ⁵⁵	sentir
sram	sũ ³¹ .ɿam ⁵⁵	ʃă ³¹ ɿam ³³	loutre
dgu	dũ ³¹ gu ⁵³	tʃă ³¹ khu ³¹	neuf

Tableau 7 : Groupes de consonnes du tibétain comparés aux présyllabes du trong et du jingpo

Or, les évolutions attestées de présyllabes dans les langues sino-tibétaines ou austroasiatiques suggèrent que cette interprétation est peu vraisemblable. Le schéma d'évolution illustré dans le Tableau 4 semble préférable pour analyser leur évolution. Dans les cas connus d'apparition de présyllabes, celles-ci proviennent de premières syllabes de mots composés et non de la décomposition d'un groupe⁸. Une fois constitué en groupes avec les syllabes principales, les anciennes présyllabes ne peuvent plus redevenir indépendantes.

Ainsi, nous proposons que les formes tibétaines du Tableau 7 sont d'anciennes iambisyllabes, et que le tibétain est une langue qui a subi un passage massif du stade 1 du Tableau 4 au stade 2. Sur les 211 groupes consonantiques du tibétain, une majorité provient des formes iambisyllabiques,

⁸ Dans les cas d'infixation, les présyllabes peuvent être secondairement séparées de la syllabe principale, comme l'infixe nominalisateur -rn- en khamou (Ferlus 1977) :

pɔʔ « balayer » > pɔrnɔʔ « balai »

C'est le seul cas où l'on peut observer des présyllabes secondaires. Matisoff (2003 : 154-5) propose que certaines iambisyllabes du jingpo pourraient provenir de monosyllabes à groupe de consonnes initial, mais reconnaît que l'interprétation inverse est possible.

et il n'y a aucune raison de les faire remonter au proto-sino-tibétain.

Cette idée est confirmée lorsque l'on constate que certains groupes de consonnes directement issus du proto-sino-tibétain apparaissent en tibétain sous la forme d'une consonne unique, comme le groupe *sr- qui devient sh- (fricative alvéolo-palatale sourde) en tibétain⁹ :

tibétain	chinois	jingpo	birman	rgyalrong japhug	sens
shig	虱 *srik	tsiʔ ⁵⁵		zruy < *srək	pou
gshags « se repentir »	色 *srik		hrak	tu-zraḡ < *sraq	honte

Tableau 8 : Correspondances du proto-sino-tibétain sr-

Un changement en chaîne s'est produit : après la simplification du groupe *sr- en fricative simple, le groupe iambisyllabique *sə-r- a pris la place de l'ancien *sr-. C'est là une confirmation de plus que le tibétain *sram* « loutre » du Tableau 7 doit être reconstruit comme iambisyllabe *sə-ram.

Le tibétain est donc beaucoup plus éloigné typologiquement du proto-sino-tibétain qu'il n'apparaît au premier abord, et des langues telles que le trong, le rgyalrong ou le jingpo préservent mieux les caractéristiques anciennes. D'autres langues dont toutes les présyllabes anciennes ont ou bien disparu, ou bien fusionné avec la syllabe principale sont par exemple le rgyalrong de rTau (Daofu) ou le lavrong.

Paradoxalement, certaines langues sino-tibétaines à la phonologie par ailleurs très innovante sur certains points (perte des groupes initiaux, perte des consonnes finales) préservent parfois des présyllabes probablement très anciennes. C'est le cas du Karen (Kayah Li, Solnit 1997) ou de nombreux dialectes chinois (Sagart 1999 : 85, 89, 106-7), qui sont donc de ce point de vue plus conservateurs que le tibétain.

1.3 Reconstruction des préfixes

Dans la tradition de recherche issue du travail de Wolfenden, la distinction n'est pas toujours claire entre les présyllabes à valeur morphologique et les présyllabes immotivées (que l'on peut considérer comme faisant partie de la racine). Les présyllabes et les éléments consonantiques préfixés sont tous appelés « préfixes », que l'on puisse ou non leur trouver une fonction claire. Il nous apparaît préférable de réserver le terme de préfixes aux présyllabes ou aux consonnes dont la fonction morphologique est évidente (même dans les cas où le préfixe en question n'est plus productif dans la langue étudiée).

Comme nous l'avons suggéré plus haut, les oppositions phonologiques présentes dans les présyllabes sont plus réduites que dans les syllabes principales. Lors du passage de syllabe pleine à présyllabe, une partie des oppositions se trouvent neutralisées. Ainsi, la possibilité que deux présyllabes d'origines différentes deviennent homonymes par ce procédé n'est pas négligeable, et le risque est grand dans le travail de comparatisme de rapprocher des formes dont la ressemblance est due au hasard.

Ainsi, Matisoff (2003 : 135) propose d'analyser les présyllabes kə- des formes du rgyalrong de l'est ci-dessous comme relevant d'un préfixe de noms d'animaux *k- :

⁹ Benedict (1972 : 107-8) propose une reconstruction *śr- pour cette correspondance, comme *sr- pour le mot « loutre ».

rgyalrong de l'est	rgyalrong japhug	sens
<i>kə-byâm</i>	-	oiseau
<i>kə-wēs</i>	<i>βyaza</i> < *kpes-a	mouche
<i>kə-thui</i>	<i>qa-chya</i> < *thwa	renard
<i>kə-tsú</i>	<i>yzu</i> < *ksu	singe ¹⁰
<i>kə-ftfók</i>	<i>ku-rtsxy</i> < *rtsek	léopard

Tableau 9 : Exemples de préfixe *kə-* de noms d'animaux en rgyalrong de l'est selon Matisoff (les équivalents en japhug sont rajoutés par l'auteur)

L'existence d'un préfixe *k- de noms d'animaux a été proposée en lolo-birman (Matisoff 1972) et dans de nombreuses autres langues sino-tibétaines, y compris peut-être le chinois (Sagart 1999 : 106). Toutefois, dans les formes du Tableau 9, il apparaît que la présyllabe *kə-* des formes du rgyalrong de l'est y a au moins trois origines distinctes. Tout d'abord, dans le mot *kə-byâm* « oiseau », le préfixe *kə-* est simplement le marqueur de nom d'agent. Ce mot dérive du verbe *byâm* « voler » et son sens originel est simplement « celui qui vole ». Ensuite, dans le mot « renard », la vélaire de la présyllabe *kə-* vient en réalité d'une uvulaire, comme le montre la correspondance avec *qa-* en japhug (le rgyalrong de l'est a perdu la distinction entre les deux lieux d'articulation). En japhug, la présyllabe *qa-* apparaît dans une classe fermée d'une quinzaine de noms d'animaux (Jacques 2004 : 307-8). Enfin, dans les trois autres mots, le *kə-* du rgyalrong de l'est correspond à une forme iambisyllabique ou fusionnée *kə-* ou *k-, qui se retrouve aussi dans certains noms d'animaux (une classe toutefois encore plus restreinte que celle de *qa-*).

Sur la base de ces données, la reconstruction d'un préfixe de noms d'animaux *k- en sino-tibétain doit être abordée avec circonspection. Le préfixe *k- observé en lolo-birman est-il apparenté à la présyllabe à vélaire du rgyalrong, à celle en uvulaire, ou la présence récurrente d'une présyllabe k- dans les noms d'animaux de ces langues est-elle un pur hasard ? Ces possibilités doivent être toutes prises en compte avant de proposer une reconstruction.

On distingue par ailleurs deux types de préfixes. Certains préfixes, les préfixes lexicaux, sont reconstruits sur la base de la présence récurrente d'une présyllabe ou d'une consonne préfixée dans un ensemble de mot partageant un trait sémantique commun, tel que le ou les préfixes de noms d'animaux abordés ci-dessus. D'autres préfixes permettent de créer un mot à partir d'un autre. Ces préfixes dérivationnels peuvent maintenir une certaine productivité dans des langues conservatrices, ou ne subsister que sous la forme de paires de mots préfixés / non-préfixés.

Les préfixes lexicaux ont vraisemblablement pour origine dans de nombreux cas un nom indépendant. Shafer (1938) considérait ainsi que le préfixe m- de parties du corps viendrait du nom *mi* « homme », et Benedict (1972 : 106) proposait que son préfixe *s- de noms d'animaux remonterait à une racine correspondant au tibétain *sha* « viande ». Ces étymologies sont toutefois difficiles à prouver, et resteront probablement toujours spéculatives.

Les préfixes dérivationnels, quant à eux, ont une origine assez ancienne qui rend encore plus improbable toute tentative d'étymologie par des lexèmes.

1.4 Un exemple de reconstruction : le préfixe causatif

Pour illustrer la reconstruction de morphologie dérivationnelle sino-tibétaine par un exemple

¹⁰ Contrairement à la reconstruction proposée dans Jacques (2004 : 318), il est préférable de considérer *ks- > yz- en japhug et non *ks- > xs-. Pour le groupe xs- du japhug, nous proposons la reconstruction *kə-s-.

concret, nous aborderons le cas du préfixe causatif reconstruit comme *s-¹¹. C'est l'affixe le mieux attesté dans les différentes langues sino-tibétaines, et c'est l'un des premiers à avoir été mis en évidence, dès l'ouvrage de Condary (1896). Ce préfixe n'existe que sous formes de traces isolées (stade 3) en chinois dans des paires de verbes telles que 登 *dēng* < *ttij « monter », 增 *zēng* < *s-ttiŋ « ajouter » (Sagart 1999 : 70), ou en birman dans des paires telles que *lwat* « libre » *lhwat* < *s-lwat « libérer ».

En tibétain, ces exemples sont plus nombreux et le suffixe n'a pas fusionné avec la consonne initiale de la racine (stade 2), comme le montrent des paires du type '*khör* « tourner » et *skör* « faire tourner ». Ce préfixe a conservé une grande productivité en jingpo et en rgyalrong, où reste sous la forme d'une présyllabe (stade 1) mais il est nécessaire de noter que même dans ces langues, il a subi des changements phonétiques et des réfections.

En rgyalrong (dialecte japhug), le préfixe causatif a trois allomorphes réguliers et productifs conditionnés par la phonologie et la morphologie :

allomorphe	contexte d'apparition	exemples
sui-	verbes intransitifs à initiale complexe ou verbes transitifs	<i>kui-rok</i> « graver », <i>kɣ-sui-rok</i> « faire graver »
suɣ-	verbes intransitifs à initiale simple	<i>kui-rom</i> « sec », <i>kɣ-suɣ-rom</i> « sécher »
z-	devant les préfixes commençant par une sonante :	<i>kɣ-nɣ-scɣr</i> « être saisi de frayeur », <i>kɣ-z-nɣ-scɣr</i> « faire peur »

Tableau 10 : Les allomorphes du préfixe causatif en rgyalrong (japhug).

Toutefois, certains verbes causatifs irréguliers présentent des formes *ɕui-* / *ɕuɣ-* / *ɕ-* / *z-* de cet affixe :

allomorphe	verbe de base	sens	verbe causatif	sens
ɕui-	<i>kɣ-fka</i>	être rassasié	<i>kɣ-ɕui-fka</i>	permettre à qqun de manger à sa faim
ɕuɣ-	<i>kɣ-mu</i>	avoir peur	<i>kɣ-ɕuɣ-mu</i>	faire peur
ɕ-	<i>kɣ-p^hyo</i>	fuir	<i>kɣ-ɕp^hyo</i>	fuir après avoir volé qqch, s'enfuir d'une prison avec qqun
z-	<i>kɣ-ŋga</i>	s'habiller	<i>kɣ-zŋga</i>	aider qqn à s'habiller

Tableau 11 : Formes irrégulières du préfixe causatif.

Comme ces formes à fricatives alvéolo-palatales se retrouvent avec des verbes à initiales labiales, vélaires ou uvulaires : il semble qu'il s'agisse des traces d'une ancienne allomorphie liée au lieu d'articulation de l'initiale de la racine verbale (alvéolo-palatale devant les initiales graves – labiales, vélaires et uvulaires, et dentale devant les coronales). Lorsque cette allomorphie a cessé d'être productive, l'analogie a régularisé l'ensemble des formes causatives avec des dentales, et seuls quelques rares exemples en alvéolo-palatales ont été préservés.

Ainsi, les formes *sui-* en dentale du rgyalrong japhug ne descendent pas en ligne droite d'un *sə- sino-tibétain ; elles ont subi diverses évolutions phonétiques et des réfections. Aucune langue

¹¹ Une reconstruction de ce préfixe comme une présyllabe *sə- est préférable, comme nous avons proposé plus haut.

sino-tibétaine ne maintient tel quel le préfixe de la proto-langue. Il est probable que des évolutions similaires ont dû se produire dans les langues où ce préfixe n'existe plus que sous forme de traces indirectes comme le chinois ou le birman, mais les données à notre disposition ne nous permettent plus de nous en rendre compte.

2. Morphologie flexionnelle

Outre la morphologie dérivationnelle succinctement présentée dans la section précédente, on trouve dans un grand nombre de langues sino-tibétaines une riche morphologie flexionnelle. À part le TAM (temps-aspect-mode), la personne est l'une des catégories les plus souvent présentes dans le verbe des langues sino-tibétaines. Nous traiterons tout d'abord des systèmes d'accords des langues sino-tibétaines, puis nous aborderons le problème de l'utilisation des irrégularités communes pour reconstruire les systèmes grammaticaux, et enfin nous proposerons l'hypothèse d'un système de déclinaison en proto-sino-tibétain.

2.1 Accord de personne dans le verbe sino-tibétain

Les systèmes d'accord dans les langues sino-tibétaines sont relativement courants, ils se retrouvent en particulier dans de nombreuses langues de l'Himalaya : qianguique, kiranti, newar, sal, trong, kham, chepang, kuki-chin, gongduk et lhokpu. L'origine de cette morphologie fait l'objet d'une controverse depuis le milieu du XIX^{ème} siècle.

Du fait de la similarité entre la plupart des marques de personnes sur les verbes et les pronoms dans ces langues, Hodgson (1856) plaçait les langues de l'Himalaya à système d'accord parmi les « langues pronominalisées ». Ce marquage de la personne sur le verbe justifiait selon lui de classer les langues sino-tibétaines de l'Himalaya, les langues munda, dravidiennes et turques dans une immense famille « touranienne ». Plus tard, Sten Konow, dans la partie du *Linguistics Survey of India* consacrée aux langues de l'Himalaya (Grierson 1909 : 179), s'opposait au point de vue de Hodgson en les classant dans la famille tibéto-birmane, et proposait que cette morphologie était due à un substrat munda. Maspéro (1946), dans son dernier article, argumentait contre l'idée de Konow et préférait expliquer la présence d'accord dans ces langues comme provenant de l'influence des langues indo-aryennes.

Ensuite, Eugénie Henderson (1957, 1976) émet l'idée selon laquelle ces systèmes pourraient provenir d'une origine commune plus ancienne, idée reprise et détaillée dans la thèse de Bauman (1975) et les articles de Scott DeLancey (1989) et Georges van Driem (1993) qui proposent la reconstruction d'un système d'accord en proto-tibéto-birman.

En effet, lorsque l'on compare les systèmes d'accord de langues de trois groupes très distincts par ailleurs : rgyalrong de l'est (qianguique, Lin 1993 : 198), limbu (kiranti, Michailovsky 2002) et trong (Sun 1982 : 84-96), on ne peut manquer d'être frappé par les ressemblances de nombreux suffixes aussi bien du point de vue de la fonction que de la forme, comme le montre le Tableau 12.

Ce type de données a convaincu de nombreux linguistes de l'antiquité d'un tel système d'accord, tel Kortland (1996 : 31), qui déclare « it is probable that Proto-Sino-Tibetan looked somewhat like present-day Limbu ». Dans cette perspective, les langues sans systèmes d'accord telles que le chinois, le birman et le tibétain, seraient en fait des langues innovantes en ayant perdu toute trace.

	rgyalrong de l'est	limbu	trong
1sg	-ŋ	-Na / -aŋ	-ŋ
2sg	-n	-nɛ (1sg > 2sg)	-n
1pl	-i	-i-gɛ	-i
3sg (objet)	-u	-u	a > ɔ ¹²

Tableau 12 : Suffixes d'accord similaires dans différentes langues sino-tibétaines

Toutefois, un fait important doit tempérer l'enthousiasme du reconstituteur : comme Hodgson l'avait bien remarqué il y a près de 150 ans, les suffixes d'accord sont très similaires aux pronoms. Par exemple, en rgyalrong de l'est :

	marque de la personne sur le verbe (verbes intransitifs / transitifs)		pronom	préfixe possessif
1sg	-ŋ		ŋa	ŋə-
1du	-tʃh		ŋəndʒe	ndʒə-
1pl	-i		jo	jə-
2sg	tə- -n	tə- -u	no	nə-
2du	tə- -ntʃh		ndʒo	ndʒə-
2pl	tə- -ɲ		ɲo	ɲə-
3sg	0	-u	wəjo	wə-
3du	wə- -ntʃh	kə- -ntʃh	wəjondʒəs	ndʒə-
3pl	wə- -ɲ	kə- -ɲ	wəjɔne	ɲə-

Tableau 13 : Marques de personnes en rgyalrong de l'est (Lin 1993 : 198)

Du tableau ci-dessus, il apparaît que les suffixes d'accord sont formés de la même consonne que les pronoms et les préfixes possessifs correspondants (au duel, l'affriquée sonore est assourdie en position finale). Seuls les préfixes tə- et kə- semblent sans rapport avec les pronoms. Il pourrait donc bien s'agir d'une grammaticalisation récente, qui se serait produite indépendamment dans plusieurs branches de la famille (LaPolla 1992). Etant donné que les pronoms des différents membres de la famille sino-tibétaine ont une origine commune et se ressemblent toujours fortement, il est naturel que les systèmes d'accords basés sur ces pronoms aient quelque similarité.

Il est admis par tous que les systèmes d'accord de certaines langues sont très récents. C'est le cas du Tiwa, langue bodo-garo, où selon Jacquesson (2001), le système de marquage de la personne est dû à l'influence du bengali, ou du sangkong, langue lolo-birmanne.

¹² Sun (1982 : 91-92) fait part d'une alternance a / ɔ dans les verbes transitifs ɔ⁵³ « faire » et gɔ⁵⁵ « porter un vêtement » et tɔ⁵⁵ « entendre ». La forme en ɔ apparaît à la troisième personne et à la seconde personne singulier, tandis que celle en a se retrouve dans toutes les autres formes, qui ont un suffixe, par exemple wa-ŋ⁵⁵ « je fais », gwa-ŋ⁵⁵ « je porte », ta-ŋ⁵⁵ « j'entends ». Sun considère les formes en ɔ comme primaires, mais il semble préférable de les expliquer en reconstruisant ici un préfixe de troisième personne *-u qui en fusionnant avec les racines en a donne la voyelle ɔ, de la même façon que fonctionnent certains verbes limbu transitifs en -a (voir la discussion page 2). Les données comparatives montrent que le vocalisme -a est plus ancien (japhug *kɣ-pa* « fermer » (le sens originel de « faire » est attesté dans d'autres dialecte rgyalrong), *kɣ-ŋga* « porter un vêtement »). C'est la seule trace connue de ce suffixe en trong.

La présence du suffixe de troisième personne objet *-u à la seconde personne du singulier est remarquablement similaire à ce que l'on observe avec les verbes transitifs en rgyalrong de l'est (voir Tableau 13) mais également dans les langues kiranties.

Néanmoins, la possibilité d'une explication par une grammaticalisation récente n'est pas une preuve définitive de la fausseté de l'hypothèse d'un système d'accord ancien en sino-tibétain. En effet, il est tout à fait possible d'imaginer que le système d'accord originel ait subi des réfections multiples, ce qui expliquerait sa quasi-transparence dans les langues actuelles. Par ailleurs, les préfixes d'accord à la seconde personne en rgyalrong, en kiranti et en trong ne peuvent s'expliquer par une grammaticalisation récente. Le préfixe *tə-* de seconde personne du rgyalrong est semblable formellement au préfixes *tə-* de seconde personne du chamling et du bantawa (kiranti sud), comme l'a suggéré Ebert (1990), et il est envisageable que ces formes sont les traces d'un système d'accord préfixal plus complexe. Toutefois, il est dangereux de tirer des conclusions définitives de ce préfixe *tə-*, et ceci pour trois raisons.

Premièrement, comme nous l'avons vu en 1.3, du fait des oppositions phonologiques neutralisées dans les présyllabes, la probabilité est grande d'avoir des formes similaires d'origines différentes. Deuxièmement, selon les lois phonétiques de Michailovsky (1994), le **t* du proto-kiranti se voise en *d* en chamling et en bantawa, et si le préfixe *tə-* du kiranti et celui du rgyalrong sont réellement apparentés, il ne suivent pas les correspondances phonétiques normales (conséquence de la neutralisation des oppositions dans les présyllabes). Troisièmement, on ne trouve pas de trace de ce préfixe dans les autres langues kiranties (le limbu a un préfixe *kə-* de seconde personne, d'autres langues n'ont pas de préfixe du tout à la seconde personne) ni dans les autres langues qianguiques. Il faudrait donc admettre une conservation de ces préfixes dans ces sous-branches, à l'exclusion de toutes les autres langues.

La question de l'antiquité du système d'accord en sino-tibétain semble donc extrêmement difficile. Quel type de données pourrait permettre de décider définitivement si oui ou non le sino-tibétain ou tout au moins un sous-groupe important de celui-ci aurait eu un système de morphologie flexionnelle ?

2.2 Irrégularités communes

Un principe bien connu de la linguistique comparative est l'usage des irrégularités communes pour reconstruire les procédés morphologiques ayant perdu leur productivité. C'est également la plus forte preuve possible d'une parenté génétique entre langues, car la morphologie irrégulière s'emprunte très difficilement. Nous pensons que seules des formes irrégulières communes à plusieurs groupes de langues sino-tibétaines seraient en mesure de prouver formellement l'origine ancienne de leur morphologie.

Dans les sous-familles du sino-tibétain, la morphologie irrégulière commune a rarement été utilisée dans le travail de reconstruction, à l'exception des articles de Sun (2000a, b) sur les alternances de thèmes irrégulières dans les langues rgyalronguiques (qui marquent le TAM et le nombre, mais pas la personne). Toutefois, on sait que les systèmes morphologiques verbaux et nominaux des langues sino-tibétaines connaissent de nombreuses irrégularités. Outre les alternances de thèmes dans les langues rgyalronguiques, on trouve des irrégularités inexplicables par une analyse phonologique synchronique dans des langues telles que le tangoute (Gong 2001), le tibétain, le kiranti, ou le kuki-chin.

Le tibétain est bien connu pour sa morphologie très irrégulière. Si un grand nombre d'irrégularités ont une explication diachronique transparente (Coblin 1976), il reste néanmoins un résidu de formes difficiles à interpréter (le préfixe *s-* du présent dans *sbyin*, passé *byin* « donner », l'ablaut au passé dans *za*, passé *zos* « manger » etc).

Pour les verbes des langues kiranties, même si une analyse morphologique appropriée permet de réduire considérablement la complexité des classes de conjugaisons telles que les décrivent van Driem (1987) ou Rutgers (1998), on trouve de nombreux verbes à alternances non expliquées. Par exemple en limbu *pima* « donner » a trois thèmes /pi/, /pit/ et /pur/ selon le temps et les personnes. On ignore si ces alternances peuvent remonter plus haut qu’au proto-kiranti.

La seule tentative à ma connaissance de comparer des formes irrégulières dans des familles différentes est celle de Weidert et Subba (1985 : 72), où l’alternance irrégulière a ~ o du verbe limbu « manger » (*caŋ* « j’ai mangé », *co* « il mange, il a mangé ») est comparée à celle du tibétain évoquée ci-dessus (*za*, *zo-s* « manger », où –s est le suffixe de passé). Cette comparaison, bien que prometteuse en apparence, présente deux difficultés. Premièrement, l’alternance a ~ o du tibétain marque le TAM, alors que celle du limbu et des autres langues kiranties marque avant tout la personne : le rapprochement entre les deux alternances n’est que formel. Deuxièmement, Michailovsky (2002 : xiv) explique les formes en –o telles que *co* comme dues à la fusion du –a de la racine avec le suffixe –u de troisième personne¹³. Ces verbes sont bien irréguliers (la forme régulière attendue serait *cayu), mais cette alternance ne saurait être beaucoup plus ancienne que le proto-kiranti, et la faire remonter à l’ancêtre commun du kiranti et du tibétain semble difficilement acceptable.

2.3 L’hypothèse d’un supplétisme ancien dans les pronoms personnels

La morphologie verbale n’est pas le seul domaine où s’observent des irrégularités. Certaines langues ont des systèmes de pronoms qui présentent des alternances surprenantes. Les données du chang naga (Hutton 1987 [1929] : 20), langue naga du nord (groupe sal) parlée au Nagaland, au nord-est de l’Inde, pourront nous en convaincre :

	1sg.	1du.incl.	1du.excl.	1pl.incl.	1pl.excl.	2sg.	2du.	2pl.
Nominatif	ngo	saji	kasi	sann	kann	nô	kāsi	kānn
Agentif	ngē	sajihame	kase	sane	kane	nyi	kāsihame	kāne
Génitif	ngebu / kabu	sajibu	kasibu	sanebu	kanebu	kābu	kasibu	kānebu
Ablatif	kaka	sajika	kasika	saneke	kaneka	kāka	kāsika	kānka
Datif	kala	sajila	kasila	sanela	kanela	kāla	kāsila	kānla
Accusatif	kato	sajito	kasito	suneto	kaneto	kāto	kāsito	kānto

Tableau 14 : Déclinaisons des pronoms en Chang (Naga du nord), Hutton 1987

Dans ce système, on peut distinguer trois séries distinctes pour les pronoms de première et de deuxième personne :

	1ère personne	2ème personne	toi et moi
série 1	ngo	nô	sa-
série 2	ka	kā	
série 3	ngē	nyi	

Tableau 15 : Les trois séries de pronoms en chang

¹³ Comme en trong, voir note 12.

La série 1 s’emploie pour le nominatif singulier, la série 3 pour l’agentif singulier, et la série 2 pour les autres cas ainsi que le duel et le pluriel. La série 3 est évidemment une fusion de la série 1 avec un suffixe –e d’agentif (qui est se < *si+e au duel et ne < *nn+e au pluriel). On peut donc réduire ce système à deux séries :

	1 ^{ère} personne	2 ^{ème} personne
série 1 (nominatif + agentif)	ngo	nô
série 2 (oblique, duel, pluriel)	ka	kā

Tableau 16 : Analyse des pronoms du chang en deux séries

Outre son emploi dans la formation des pronoms, la série 2 est aussi utilisée pour former préfixes possessifs de cette langue, qui peuvent apparaître à la place du génitif, par exemple *ka-kei* = *ngebu kei* = « mon chien ».

Le système présenté dans le Tableau 16 ressemble fortement à celui qu’on observe en qiang du sud (taoping) (Liu 1998 : 247) :

	1 ^{ère} personne	2 ^{ème} personne
nominatif / ergatif	ŋa ⁵⁵	no ⁵⁵
génitif	qo ⁵⁵	ko ⁵⁵
accusatif	qa ⁵⁵	kuə ⁵⁵

Tableau 17 : Déclinaison des pronoms en qiang du sud

La série du génitif est formée en changeant en –o la voyelle de la racine. Il n’existe ici aussi que deux séries :

	1 ^{ère} personne	2 ^{ème} personne
série 1 (nominatif, ergatif)	ŋa ⁵⁵ < *ŋa- #499	no ⁵⁵ < *no- < *naŋ #987 ¹⁴
série 2 (oblique)	qa ⁵⁵ < *qa- #498	kuə ⁵⁵ < *kuə- #989

Tableau 18 : Les deux séries de pronoms en qiang (avec les reconstructions en proto-qiang du sud d’ Evans 2001)

La ressemblance des pronoms de première personne du qiang du sud et du chang avait déjà été notée par Sagart (1996), qui interprétait l’opposition *ngo* / *ka* du chang et *ŋa⁵⁵* / *qa⁵⁵* du chang comme une opposition entre forme libre (*free form*, apparaissant dans les cas non-suffixés) et forme liée (*bound form*, liées à des suffixes ou préfixées au nom). L. Sagart proposait que la ressemblance des pronoms dans ces deux langues, éloignées géographiquement et phylogénétiquement, ne pouvait s’interpréter comme une innovation commune, et devait résulter d’une conservation.

Les données présentées ci-dessus montrent que le qiang et le chang ne partagent pas un

¹⁴ D’après Evans (2001 : 161-2), le mot *no⁵⁵* fait partie des exemples où la rime –o en qiang de Taoping vient de *-aŋ en proto-qiang.

supplétisme commun uniquement à la première personne, mais aussi à la seconde personne. Par ailleurs, étant donné qu'en chang, les pronoms de série 1 peuvent apparaître suffixés (formant la série 3 du génitif, voir Tableau 15), il n'est pas entièrement exact de les considérer comme 'formes libres' des pronoms. Nous interprétons plutôt le supplétisme entre la série 1 et la série 2 comme la trace d'une opposition casuelle.

En qiang, la série 1 s'emploie pour le nominatif (absolutif ?) et l'ergatif, tandis que la série 2 s'emploie pour tous les cas obliques. En chang comme en qiang, ces deux séries de pronoms marquent une opposition de cas, même si leur valeur ne se recouvre pas parfaitement. Leur point commun est que la forme de série 1 correspond toujours à celle du nominatif ou de l'absolutif, le cas non-marqué. La différence majeure entre les deux systèmes est qu'en chang, le nombre intervient aussi, puisque la série 2 doit être employée au duel et au pluriel quel que soit le cas.

La similitude aussi bien formelle que fonctionnelle du supplétisme observé en qiang et en chang laisse suggérer fortement qu'il pourrait être hérité de l'ancêtre commun à ces deux langues. Cette hypothèse ne pourra être confirmée que lorsqu'une étude complète de la phonologie historique de ces langues aura été établie. Si c'est le cas, cela constituerait la preuve authentique de l'existence d'un système de cas dans l'ancêtre commun du chang et du qiang¹⁵.

En partant de l'hypothèse que le type « qiang / chang » à deux séries de pronoms est ancien, il devient possible d'expliquer les systèmes pronominaux dans la plupart des autres langues sino-tibétaines.

Ainsi, le système de type « birman » (première personne *ŋa*, seconde *naŋ*), le plus répandu dans la famille sino-tibétaine (lolo-birman, rgyalrong, bai, tani, trong, jingpo, kham ; le système du chinois en est dérivé également) correspond simplement à la série 1 du système qiang / chang : ces langues auraient perdu la série 2 sans laisser de traces.

Par ailleurs les langues kuki-chin ont un système qui combine les deux séries, tel que le hakha lai (Peterson : 2003) :

	indépendant		possessif	
	singulier	pluriel	singulier	pluriel
1 ^{ère} personne	key-ma?	kan-ma?	ka-	ka-n-
2 ^{ème} personne	naŋ-ma?	nan-ma?	na-	na-n-

Tableau 19 : Système de pronoms du hakha lai.

Dans ces langues, la première personne viendrait de la série 1, tandis que le second viendrait de la série 2. Il serait aisé de multiplier les exemples avec les systèmes pronominaux d'autres groupes de langues, même s'il convient d'aborder ces comparaisons avec prudence car seule la compréhension détaillée des lois phonétiques permettra d'évaluer clairement ces hypothèses de travail.

Le supplétisme commun des pronoms en qiang et en chang, s'il s'avère confirmé lorsque les correspondances phonétiques entre qianguique et naga du nord seront bien comprises, sera la preuve de l'antiquité d'un système casuel en proto-sino-tibétain, et il est probable que d'autres irrégularités communes dans les systèmes verbaux et nominaux de ces langues attendent d'être découvertes.

¹⁵ Il n'est pas certain que l'ancêtre commun de ces langues soit le proto-sino-tibétain.

3. Conclusion

Contrairement à une idée ancienne et toujours répandue, la typologie tonale, monosyllabique et isolante des dialectes chinois n'est pas un trait archaïque de la famille sino-tibétaine. Ces langues, originellement à morphologie dérivationnelle agglutinante, semblent même conserver les traces d'une morphologie flexionnelle, bien qu'il soit difficile de le prouver rigoureusement tant que les correspondances phonétiques ne sont pas mieux comprises, ce qui demandera de décrire en profondeur de nombreuses langues en danger, en particulier les langues du nord-est de l'Inde et celles du Sichuan en Chine.

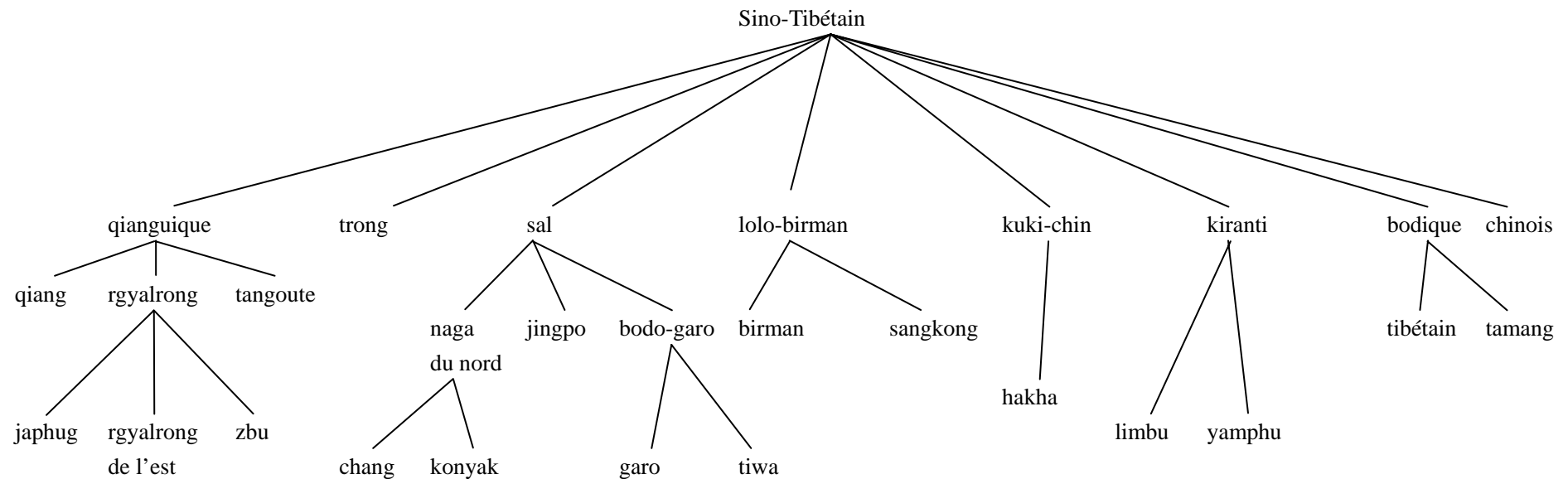
Une grande partie des langues de cette famille ont subi une évolution radicale vers le type monosyllabique et isolant, preuve que la typologie des langues est peu informative sur leur parenté. Dans d'autres familles de langues, une évolution inverse du type isolant vers un type agglutinant peut être mise en évidence (voir la présentation de Viacheslav Chirikba sur le caucasique du nord-ouest).

4. Bibliographie

- Dai Qingxia 戴庆厦 1990 《藏缅语族语言研究》 [Recueil d'articles sur les langues tibéto-birmanes], Kunming : Yunan minzu chubanshe
- Gong Hwangcherng 龔煌城 2001. 〈西夏語動詞的人稱呼應與音韻轉換〉 [L'accord verbal et les alternances phonologiques dans le verbe tangoute], *Language and Linguistics* 2.1 : 21-67
- Lin Xiangrong 林向荣 1993 《嘉戎语研究》 [Etude sur le rGyalrong], Chengdu : Sichuan minzu chubanshe
- Liu Guangkung 刘光坤 1998. 《麻窝羌语研究》 [Etude sur le Qiang de Mawo] Chengdu : Sichuan minzu chubanshe
- Sun Hongkai 孙宏开 1982 《独龙语简志》 [Etude du Trong], Pékin : Minzu chubanshe
- Bauman, J.J. 1975. *Pronouns and Pronominal Morphology in Tibeto-Burman*, PhD Thesis, Berkeley.
- Benedict, P.K. 1972. *Sino-Tibetan: a Conspectus*. Contributing editor: J.A. Matisoff. Cambridge: University Printing House.
- Coblin, W.S. 1976. 'Notes on Tibetan verbal morphology.' *T'oung Pao* 62: 45-70.
- Conrady, A. 1896. *Eine Indochinesische Causativ-Denominativ Bildung und ihr Zusammenhang mit den tonaccenten*. Leipzig : Otto Harrassowitz
- DeLancey, S. 1989. 'Verb agreement in Proto-Tibeto-Burman', *BSOAS*, 55.2, 315-333.
- van Driem, G. 1987. *A Grammar of Limbu*, Berlin: Mouton
- van Driem, G. 1993. 'The Proto-Tibeto-Burman verbal agreement system', *BSOAS*, 61.2, 292-334.
- van Driem, G. 2005. 'Tibeto-Burman vs Indo-Chinese', in *The Peopling of East Asia*, ed. by L. Sagart, R. Blench and A. Sanchez-Mazas, pp. 81-106. London : Routledge Curzon.
- Ebert, K.H. 1990. 'On the evidence for the relationship Kiranti-Rung', *LTBA* 13.1 :57-78.
- Edkins, J. 1876. *Introduction to the Study of the Chinese Characters*. London : Trübner.
- Evans, J. 2001. *Introduction to Qiang Phonology and Lexicon : Synchrony and Diachrony*. Tokyo : ILCAA.
- Ferlus, M. 1971. 'Simplification des groupes consonantiques dans deux dialectes austroasiens du sud laos', *BSLP* 66: 389-403.

- Ferlus, M. 1977. 'L'infixe instrumental –rn- en khamou et sa trace en vietnamien'. *CLAO* 2 : 51-55.
- Gong H.-C. 1995. 'The System of Finals in Proto-Sino-Tibetan', in *The Ancestry of the Chinese Language*, W. S.-Y. Wang ed. 41-59. JCL monograph series 8.
- Grierson G.A. (ed.) 1909. *Linguistics survey of India*, volume 3 part 1: Tibeto-Burman Family (Tibetan, Himalaish, Assam). Calcutta.
- Haudricourt, A.G. 1956. 'De la restitution des initiales dans les langues monosyllabiques', *BSLP* 52: 307-322.
- Henderson, E.J.A. 1957. 'Colloquial chin as a pronominalized language', *BSOAS* 20: 323-27.
- Henderson E.J.A. 1976 'Vestiges of Morphology in some Tibeto-Burman languages', in Nguyễn Đăng Liêm (ed.) *South-East Asian Linguistics Studies*, Vol. 2. (Pacific Linguistics, C 42). Canberra: Research School of Pacific Studies.
- Hill, N.W. 2005. 'The Verb 'bri "to write" in Old Tibetan', *JAAS* 69.3: 177-81.
- Hodgson, B.H. 1856. 'Aborigines of the Nilgiris with remarks on their affinities', *JASB* 25 : 498-522.
- Hodgson, B.H. 1880. *Miscellaneous essay relating to Indian subjects*. London: Trübner.
- Hutton J.H. (revised and edited by Satkari Mukhopadhyay) 1987. [1929] *Chang Language, Grammar and Vocabulary of the Language of the Chang Naga Tribe*, Delhi : Gian Publishing House.
- Jacques G. 2004. *Phonologie et morphologie du japhug (rGyalrong)*, thèse de doctorat, Paris 7, <http://xiang.free.fr/these-japhug.pdf>
- Jacquesson, F. 2001. 'Person-marking in TB languages of North-Eastern India', *LTBA* 24.1, 113-144.
- Klaproth, J.H. 1823. *Asia Polyglotta*. Paris : Schubart.
- Kortland, F.H.H. 1996. 'Comments on E.G.Pulleyblank's view of Indo-European and Chinese', *International Review of Chinese Linguistics*, 1.1: 30-31.
- LaPolla R.J. 1992. 'On the dating and nature of verb agreement in Tibeto-burman', *BSOAS* 55.2:298-315.
- Lepsius, C.R. 1861. 'Über die Umschrift und Lautverhältnisse einiger hinterasiatischer Sprachen', *Abhandlungen der Königlischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 449-96.
- Li F.-K. 1959. 'Tibetan Glo ba 'dring', *Studia Serica Bernhard Karlgren dedicata*. Copenhagen.
- Maspéro, H. 1946. 'Notes sur la morphologie du tibéto-birman et du munda', *BSLP* 43: 155-85.
- Matisoff J.A. 2003. *Handbook of Proto-Tibeto-Burman*, Berkeley : University of California Press.
- Meillet, A. 1982. [1914] *Linguistique historique et générale*. Paris : Champion.
- Michailovsky, B.1994. 'Manner vs. Place of Articulation in the Kiranti initial stops', in Kitamura, H. et al., *Current Issues in Sino-Tibetan Linguistics*. 766-772. Osaka.
- Michailovsky, B. 2002. *Limbu-English dictionary*, Kathmandu : Mandala Book Point.
- Peterson, D. 2003. 'Hakha lai', *Sino-Tibetan Languages*, ed. by Graham Thurgood and Randy J. LaPolla. Curzon Press.
- Rutgers, R. 1998. *Yamphu*, Leiden: Research school CNWS
- Sagart L. 1993. 'L'infixe -r- en chinois archaïque', *BSLP* 88 : 261-293.
- Sagart, L. 1996. 'OC 吾 *ŋa : inherited or innovated ?', Paper presented at the 29th ICSTLL, October 12-13, Noorwijkerhout, Pays-Bas.
- Sagart L. 1999. *The Roots of Old Chinese*. Amsterdam : Benjamins.

- Shafer, R. 1938. 'Prefixed m- in Tibetan', *Sino-Tibetica* 3
- Solnit, D. 1997. *Eastern Kayah Li, Grammar, Texts and Glossary*, University of Hawai'i Press.
- Sun, J. T-S. 2000a. 'Parallelisms in the verb morphology of Sidaba rGyalrong and Lavrung in rGyalrongic.' *Language and Linguistics* 1.1. 161-190.
- Sun, J. T-S. 2000b. 'Stem Alternations in Puxi Verb Inflection: Toward Validating the rGyalrongic Subgroup in Qiangic.' *Language and Linguistics*, 1.2.
- Weidert, A. and B.Subba 1985. *Concise Limbu grammar and dictionary*, Amsterdam : Lobster Publications.



Stammbaum simplifié des langues sino-tibétaines présentées dans le texte.

La famille sino-tibétaine comporte plus de trois cent langues, que l'on peut diviser en une trentaine ou une quarantaine de sous-familles, dont seules huit sont abordées dans le texte :

1. qianguique (partie tibétaine du Sichuan, Chine. Le tangoute est une langue morte autrefois parlée dans la région du Ningxia et du Gansu)
2. trong (ouest du Yunnan en Chine, nord-est de la Birmanie)
3. sal (nord du Nagaland / sud de l'Arunachal Pradesh en Inde, état Kachin en Birmanie, nord-ouest du Yunnan en Chine)
4. lolo-birman (Yunnan et Guizhou en Chine, nord de la Thaïlande et du Laos, Birmanie)
5. kuki-chin (sud du Manipur, Mizoram en Inde, état Chin de Birmanie, collines de Chittagong au Bangladesh)
6. kiranti (est du Népal)
7. bodique (Tibet, Qinghai, Gansu, Sichuan et Yunnan en Chine, Népal, Bhoutan, Inde, Pakistan)
8. chinois